

MYTHOLOGIQUES II

Jean Étienne Dominique ESQUIROL (1772-1840),
ou la genèse de l'exquis rôle du psychiatre dans l'appareil d'état

INTRODUCTION:

C'est à une « invitation au voyage » que je vous convie ce matin. Voyage dans le temps, puisque nous allons couvrir l'Empire, la Restauration, les Trois Glorieuses, et la monarchie de Juillet.

Sur le plan politique, c'est une période où la bourgeoisie comme classe sociale a pris le pouvoir, elle installe à marche forcée son appareil répressif d'État, et accouche du développement industriel. Mais au niveau du gouvernement la structure est encore fragile entre le retour au *statu quo ante* souhaité par les aristocrates qui arrivent avec les wagons du congrès de Vienne - c'est la Restauration proprement dite - et puis de l'autre, le nouveau pouvoir bourgeois issu des suffrages censitaires certes, mais suffrages tout de même, et enfin ce peuple français qui venait de changer le monde ancien, de conquérir l'Europe, et qui se retrouvait à la merci des « maîtres des forges ».

C'est aussi un voyage dans la culture de l'époque. Le romantisme naît, il interroge l'homme, non plus armé de la seule raison, mais il l'éclaire à partir du sentiment, de la passion, de l'indicible de l'expérience sensible.

C'est un voyage dans la littérature, au moins celle de Balzac, de Hugo, et d'Eugène Sue:

Balzac, car qui mieux que lui aura su nous parler de l'affairisme effréné de la Restauration, que l'on pense à ses « *Scènes de la vie parisienne* », notamment à « *César Birotteau* ». Ou bien à ses « *scènes de la vie de province* », notamment à « *Eugénie Grandet* ».

Hugo, lui, aura su nous parler des enfants abandonnés qui errent dans ce Paris de la Restauration : « *c'est surtout dans le faubourg, insistons-y,...* [écrit-il dans *Les Misérables*, III, 1, 12 « l'avenir latent dans le peuple »], *que la race parisienne apparaît; là est la vraie physionomie; là ce peuple travaille et souffre...* ».

Eugène Sue enfin, nous parle de cette criminalité que la classe bourgeoise redoute tant, et c'est le personnage du Chourineur dans : « *Les mystères de Paris* ».

Mais les littérateurs ne sont pas les seuls et souvent ils prennent leur inspiration directement dans les rapports de police, mais aussi aux mémoires d'anciens responsables de l'ordre public.

L'ancien préfet de police Canler dans les « *Mémoires* » note à propos de la révolte de 1832 :

« *Un gamin d'une douzaine d'années, vêtu d'une veste couleur auvergnate [à noter ce repérage de l'origine migratoire de ces enfants à l'abandon], s'était, bon gré, mal gré, fauflé au premier rang. Tout le monde connaît cette race de gamin de Paris, qui dans nos rassemblements a toujours poussé le premier cri séditieux, dans nos émeutes a porté le premier pavé à la première barricade, et qui presque toujours a tiré le premier coup de feu.* »

De même Rey-Dusseuil, journaliste au *Mercur*, note :

« *Ces enfants, à l'air mutin, ardents et braves, vrais types de ce qu'on est convenu d'appeler le gamin de Paris, enfants qui promettent à la France une génération de héros, bercés au bruit des gloires de l'Empire, nourris dans l'amour de la liberté et dans le mépris de la vie. Ils vont au combat comme jadis, à leur âge, on allait au jeu.* »¹

L'autre trait que présentent les rues de Paris de cette époque, c'est la boue, omniprésente, malodorante, méphitique. Ainsi dans ce libelle : (« *De la salubrité de la ville de Paris* », 1826) publié par un certain Alphonse L. : « *On est étonné de l'excessive malpropreté qui règne sur la voie publique. L'habitant de la province et l'étranger demandent au Parisien d'où vient ce désordre, cet aspect dégoûtant ; ils demandent s'il n'y a point de règlement de police sur un objet de cette*

¹ On trouvera l'ensemble des citations dans l'excellent livre de M. Louis Chevalier : « *Classes laborieuses et Classes dangereuses* », le Livre de Poche, coll. Pluriel, Paris

importance.- Il me paraît impossible qu'on y puisse circuler, passer d'un quartier à un autre, sans être couvert de boue noire et de matières fétides. »

Les médecins ne manquent pas d'y voir le signe même de l'expansion des infections, des maladies ; rappelons que Paris connaît deux épidémies de choléra en 1828 et 1832. Comme la saleté envahit particulièrement les rues des quartiers pauvres de la capitale, voilà les habitants des dits quartiers responsables des maladies ...

Comment ne pas évoquer les « favelas » de certaines villes d'Amérique Latine. C'est dans cette atmosphère, au contact de ces préjugés, de ces propos, de ces lectures, qu'il nous faut imaginer Esquirol et tenter de penser son œuvre.

Ce qu'il va nous dire de la folie est aussi l'effet de ce qu'il a connu, compris ou cru comprendre de son monde.

Deux textes sont à l'origine de ce travail:

1- La thèse d'Esquirol qui date de 1805 (« *Des passions considérées comme causes, symptômes et moyens curatifs de l'aliénation mentale* », 1805, Bibliothèque inter-universitaire de médecine, Paris, bibliothèque numérique medic@); c'est le travail d'un jeune psychiatre de 33 ans. Jeune praticien certes, mais déjà expérimenté. Il s'est formé à l'école de Pinel.

2- Son monumental traité des maladies mentales de 1838 (« *Des maladies mentales* », Etienne Esquirol, Paris, chez Baillière, 1838), édité deux ans avant sa mort: il a 68 ans. Il s'agit alors de la compilation de toute une vie professionnelle.

Le premier texte, la thèse, contient déjà les grands traits des hypothèses cliniques qui seront longuement développées ensuite.

D'emblée, dès que nous approchons sa thèse, ESQUIROL se place sous le patronage de Philippe PINEL son maître mais aussi de Pierre Jean-Georges CABANIS (1757-1808), son contemporain, dont l'approche clinique le ravit tout autant que les connaissances qu'il va tirer du grand Pinel.

Ainsi Cabanis écrit : (cité par Esquirol dans sa thèse)

« Pour que la médecine se fasse d'une manière utile aux malades et à l'art, il faut que le médecin ait un intérêt direct toujours présent à ses yeux, de bien traiter et de guérir ; qu'il ne soit pas distrait par la multiplicité des objets qui s'effacent les uns par les autres ; qu'il puisse se donner le temps de voir tous les cas avec la plus grande attention, et faire plusieurs visites par jour ; qu'il soit autorisé à régler le régime aussi bien que l'administration des remèdes. N'est-il pas impossible d'obtenir tout cela dans les grands hôpitaux ? ». (thèse, p. 7)

Ce qui conduit Esquirol à pointer :

« ... ce n'est qu'en vivant avec les aliénés, les voyant plusieurs fois le jour, en suivant tous les écarts de leur imagination, toute la bizarrerie de leurs actions, qu'on peut espérer obtenir des connaissances précises et étendues sur l'aliénation mentale. N'est-ce point en vivant, pour ainsi dire, avec eux, que le professeur Pinel a conçu les principes du traitement moral, fruit de l'observation autant que du génie? ». (thèse, p. 8)

C'est bien ici que nous voyons se mettre en place ce qui sera la panacée de la conduite du médecin aliéniste avec « son fou »: **il s'agit de vivre avec**, et l'on verra Esquirol inviter à sa table tel ou tel aliéné de sa clinique. On vit ensemble.

Ce vivre ensemble permettait, au moins tel était son vœu, de mettre en place le traitement moral.

Ici une chose me paraît importante, c'est de dégager ce qu'Esquirol entend par là :

« Il faut bien s'entendre sur ce que l'on veut dire par traitement moral : c'est l'application des facultés de l'entendement, des affections morales, au traitement de l'aliénation mentale ; tout le reste appartient à l'hygiène morale ou aux médicaments [sic]. »(thèse, p. 9)

Cette définition contient l'idée que les facultés de l'entendement - comprenons le *logos*, la raison - constituent la partie saine sur laquelle s'appuyer et avec laquelle, comme moyen thérapeutique, le médecin aliéniste va agir sur les affections morales.

Par affections morales, il faut entendre à mon sens les passions. Toute la thèse d'Esquirol porte sur ce point : ce dont nous souffrons c'est de l'excès de nos passions; c'est de cela dont il faut guérir l'aliéné. Et comme il le dit, le reste appartient à l'hygiène morale, en d'autres termes, aux curés !

Voire aux médicaments.

Pour rendre compte des grands excès des passions, Esquirol construit le schéma topologique suivant : *l'encéphalon*, notre encéphale, est le siège de l'intelligence, donc de la compréhension (*intellectus*), et le centre de la sensibilité. Il reçoit des informations en provenance de la périphérie des autres organes qui lui adressent les impressions ou affections (entendez ce dont les organes sont affectés). *L'encephalon* réagit alors sur lesdits organes.

Du fait de nos idées, de nos affections morales, les propriétés de nos organes peuvent se modifier : s'excitant, se suspendant, voire même s'anéantissant : ainsi la crainte abat-elle les forces musculaires, et détermine-t-elle souvent la paralysie des organes excréteurs.

De ce schéma résulte que par affection morale nous devons entendre ce qui affecte l'âme, c'est-à-dire les passions. Mais de même, les passions peuvent avoir un effet thérapeutique.

Et Esquirol de citer des exemples cliniques: tel paralytique qui retrouve la marche quand la maison brûle ; les douleurs dentaires qui cessent à la vue du dentiste ; ou bien l'exemple du fils muet du riche Crésus qui recouvre la parole pour sauver son père d'une mort certaine au cours d'une bataille.

Esquirol remarque : « *les propriétés du système cérébral et nerveux peuvent éprouver les mêmes lésions, sans pour cela qu'on trouve les traces de ces lésions, et sans qu'on puisse lui (sic) assigner de cause matérielle* ». (thèse, p. 11).

Suivent des exemples justifiant cette proposition, dont j'extrais un élément qui me paraît promis à un brillant avenir durant tout le dix-neuvième siècle :

« *le trouble dans les fonctions de la génération altère les facultés intellectuelles* ». (thèse, page 11).

Au vu de ces considérations, Esquirol, en évoquant les affections morales, les passions, comme à la fois génératrices des symptômes, et pouvant avoir une fonction de cure de ces derniers, nous parle tout uniment du transfert : à la fois moteur et gêne dans la cure. Le transfert est en effet cette passion qui conduit l'analysant à trop dire, et non pas à tout dire, *i.e.* à être débordé par son dire, comme Atys, le fils muet du roi Crésus, déborde d'un dit, qui n'est autre que le silence de sa voix pour avouer enfin ce qu'il ne cachait que trop : le vœu de mort visant ce père. Parole de mort qui étouffait sa voix.

Entrons maintenant dans le détail de la clinique qu'élabore le docteur Esquirol.

Dans les causes de la folie, Esquirol recense (in : « *Des maladies mentales* », Paris, JB Baillière, librairie de l'académie de médecine, 1838) :

1- Climats : (p.24)

En fait il ne repère nettement que le crétinisme des montagnes, et la démence en pays marécageux. On peut y voir en pointillés : la carence en iode, et l'impaludation chronique.

Ici Esquirol ne fait que répéter des observations bien antérieures aux siennes.

2 – Saisons : (p.27)

Dont il fait le repérage par le nombre d'entrées à la Salpêtrière en fonction des mois. Ainsi l'été est saison favorable à la fureur et l'hiver à la démence. Affirmation clinique qui me paraissent ne pouvoir se soutenir que de la langue même qui associe volontiers la température et l'état de l'humeur.

Du même pas, la lune est bien sûr mise en cause, et même si certains ont pu parler d'épidémie Esquirol, lui, préfère parler de contagion morale. Nous verrons plus loin faire retour cette idée de contagion morale.

3 – L'âge : (p.29)

Esquirol est péremptoire :

« *l'enfance est à l'abri de la folie à moins qu'en naissant l'enfant n'apporte quelque vice de*

conformation ou que des convulsions ne le jettent dans l'imbécillité ou l'idiotie » (p. 29).

Et plus loin :

« Ce n'est qu'à la puberté pendant les efforts de la première menstruation ou pendant et après une croissance trop rapide que l'on commence à observer quelques aliénés » (p. 31).

« L'aliénation mentale pourrait donc être divisée relativement aux âges, en imbécillité pour l'enfance, en manie et en monomanie pour la jeunesse, en lypémanie² ou mélancolie pour l'âge consistant, en démence pour l'âge avancé ». (p. 32)

L'affirmation que l'enfance est à l'abri de la folie résulte, à mon sens, de la volonté opiniâtre d'Esquirol de faire entrer tout processus pathologique dans le cadre d'un excès de passion, comme nous allons le voir plus loin. Dès lors les passions ne se développant qu'à la puberté, l'enfance ne connaît pas la folie. La démarche est intéressante en ce qu'elle est typique de cette clinique psychiatrique : il s'agit de faire entrer le patient dans le cadre prévu à cet effet. Bertold Brecht avait concernant ce type de raisonnement une petite phrase: « Le peuple n'aime pas le socialisme, changez le peuple ! »

La démarche du clinicien vise à rassembler les divers tableaux sous une même pathologie : l'aliénation mentale est une pathologie de l'*encéphalon*, siège d'un trouble fonctionnel qui peut se manifester de différentes façons. On notera enfin que l'on est dans une logique du signe commun à différents cas, à l'opposé du trait (spécifique) du cas.

4- Sexe : (p.34)

Après avoir recensé diverses études, Esquirol conclut qu'il n'y a pas une prévalence significative d'un sexe à l'autre quant à la folie.

Cependant il note :

les femmes succombent à des causes de folie qui sont propres à leur sexe : les causes physiques agissent plus souvent chez elles que chez les hommes ; elles sont plus souvent aliénées avant l'âge de vingt ans, elles sont plus sujettes à la démence ; leur délire est religieux ou érotique .Presque toutes leurs folies se compliquent d'hystérie. » (p. 38). Ces lignes apparaissent comme une résurgence de la source hippocratique, mais repérer que ce délire des femmes est soit religieux; soit érotique, me paraît renvoyer à cette place que Lacan pointe côté femme, cette place Autre qu'une femme peut venir prendre.

5- Tempérament : (p.39)

On voit Esquirol tenter là aussi une classification, par exemple:

- La couleur des cheveux est-elle un facteur dont on peut tenir compte pour induire la folie ?
- De même tel tempérament (sanguin) est plus favorable à la manie tel autre (méticuleux, timide, inquiet) à la lypémanie. Ce dernier terme renvoyant en partie à l'acception moderne du terme de dépression.

6 – La profession, la manière de vivre : (p.40)

C'est l'écart de régime qui est générateur de folie et non pas l'intelligence et son utilisation : ainsi des génies dont Esquirol nous dit que, même vieux, ils gardent toute leur raison.

Ainsi écrit Esquirol :

« Les excès, les écarts de régime doivent entrer pour beaucoup dans l'appréciation des causes de l'aliénation mentale ». (p. 43)

Ici il nous faut pointer que si l'excès fut le stigmaté de la folie (pensons aux bacchantes), il en devient la cause et l'on voit en ce point la médecine organique faire son entrée sur la scène de la folie: là où précédemment la folie était première et produisait l'excès, c'est l'excès (régime, sommeil, veille, masturbation) qui maintenant engendre la folie.

² Lypémanie : Esquirol, dans *De la lypémanie ou mélancolie* (1820) laisse la mélancolie aux poètes et propose le néologisme de lypémanie, mot formé de : « lypeo, tristitiam infero, anxium reddo » (« je porte vers la tristesse, je rends anxieux, inquiet »); et de *mania* : manie.

Je mets cette étymologie en lien avec ce qu'Esquirol dit (p. 49) concernant ce qu'il nomme « *Nos tourmentes politiques des trente dernières années* ». (Pour le lecteur de l'époque : « tourmente » est ce vent qui secoue les navires et renvoie directement au latin *tormentum*, « treuil, instrument de torture, torture »).

Esquirol tient alors des propos que nous qualifierons de franchement réactionnaires, regrettant les antiques usages, la désuétude de l'Église, ce désintérêt pour la morale religieuse ; pour le mariage, *la tendresse ridicule et funeste des parents [qui] soumet aux caprices de l'enfance la raison de l'âge mûr*. Les philosophes (i.e l'Encyclopédie, « les lumières ») « *comment se fait-il (dit Esquirol) qu'on n'ait cessé de déclamer contre la classe élevée et d'exalter les vertus du peuple ? Les philosophes déclamateurs vivaient avec les grands qu'ils calomniaient, et ne connaissaient pas le peuple. S'ils eussent étudié les mœurs de leur pays ils se seraient convaincus que la corruption est plus générale, plus grande, plus hideuse dans la classe plus inférieure ; qu'elle enfante presque tous les maux de la société ; qu'elle donne naissance à beaucoup de folies, en même temps qu'elle produit beaucoup plus de crimes que dans les classes supérieures* » (p. 52)

Et l'on voit faire retour le fantasme de la classe dangereuse qui risque de bouleverser l'ordre bourgeois tel qu'il vient de naître quelques années auparavant. C'est toute l'idéologie des classes dangereuses telle que définie dans ce premier tiers du dix-neuvième siècle qui s'énonce ici. Cette idéologie s'appuie sur des « faits » : ainsi les deux épidémies de choléra de 1828 et 1832 à Paris sont imputées au quartier le plus misérable du Paris de l'époque (le quartier Maubert). Et l'on généralise :

les pauvres, les misérables sont dangereux à la fois parce que potentiellement voleurs, assassins, donc psychologiquement plus sensibles à l'attrait du crime, mais aussi parce que biologiquement ils peuvent porter la mort : on leur attribue les épidémies de choléra.

Plus loin Esquirol écrit : « *Le gouvernement républicain ou représentatif, en mettant en jeu toutes les passions [c'est moi qui souligne] doit, toutes choses égales d'ailleurs, être le plus favorable à la production de la folie.* » (p.53)

« *Les commotions politiques en imprimant plus d'activité à toutes les facultés intellectuelles, en exaltant les passions tristes et haineuses, en fomentant l'ambition, les vengeances, en bouleversant la fortune publique et celle des particuliers, en déplaçant tous les hommes, enfantent un grand nombre de folies* ». (p.53)

Et : « *les commotions politiques sont, comme les idées dominantes, non des causes prédisposantes, mais des causes excitantes* ». (p.54)

Ces longues citations me permettent d'établir un lien avec ce que Esquirol nous a dit des « excès ». L'excès se traduit dans la gestion de la cité de la même manière qu'il s'est traduit sur le plan de l'individu. Il est la cause de l'augmentation de la folie dans nos sociétés comme il l'est sur le plan individuel.

Mais pourquoi ce parallèle, si ce n'est parce qu'il permet de conduire une réflexion sociologique sur la folie qui autorisera l'intervention de l'État dans le champ de la folie au titre du savoir de la psychiatrie : la voie est ouverte à la loi du 30 juin 1838, nous y reviendrons ultérieurement.

7-Les passions :(p. 56)

Ici Esquirol s'appuie sur l'autorité de Cabanis et de Pinel ainsi que sur ce qu'il a écrit dans sa « *dissertation sur les passions considérées comme causes, symptômes, et moyen curatifs de l'aliénation mentale* ». Il peut donc résumer : « *J'ai principalement considéré les passions comme les symptômes les plus essentiels et comme les plus puissants agents thérapeutiques de la folie* ». (p. 57)

L'idée que la passion puisse être un agent thérapeutique est un élargissement du concept de traitement moral: il s'agit de se servir de la partie « saine » de la raison pour, soit par dialogue amical, soit par ruse, soit par violence, obtenir l'accord de la partie « malade » de telle manière que, la raison y trouvant son avantage, le malade évite les errements où il était tombé. L'utilisation de la ruse et de la violence se trouve justifiée par le *pre requisit* de l'excès de passion causal de la

maladie.

Esquirol développe donc ce qu'il en est des passions, il tente d'en rendre compte à partir du *statu nascendi* : « *Les premiers besoins de l'homme se bornant à ceux de sa conservation et de sa reproduction, provoquent les déterminations de l'instinct; une impulsion interne nous porte à les satisfaire; les besoins secondaires se rattachent aux premiers; et les désirs qu'ils excitent acquièrent d'autant plus d'énergie, que nous avons plus de moyens pour les satisfaire; ils produisent les passions primitives; enfin, il est des besoins qui n'ont nul rapport avec notre conservation; ils sont le fruit de notre intelligence développée et de la civilisation; ils engendrent les passions factices; ce sont ces passions qui font le plus de mal à l'homme, surtout dans la classe élevée de la société.*

L'enfance exempte de passions, est presque étrangère à la folie, mais, à l'époque de la puberté, des sentimens [sic] inconnus jusque là font naître des besoins nouveaux; la folie vient troubler les premiers momens [sic] de l'existence morale de l'homme. Dans l'âge viril, les rapports s'étendant, les besoins sociaux se multiplient, les passions prennent un nouveau caractère : à mesure que les passions amoureuses s'affaiblissent, les passions factices se fortifient; l'intérêt personnel, l'ambition, l'amour des distinctions, l'avarice remplacent les charmes de l'amour et les délices de la paternité; aussi, à cette période de la vie, toutes les aliénations se déchaînent; la folie est plus opiniâtre, plus concentrée; elle passe plus facilement à l'état chronique; elle est plus dépendante des lésions abdominales; le sentiment de son impuissance rend le vieillard plus calme; méditant sur les écarts auxquels entraînent les passions, il s'isole, devient égoïste. La folie, pour cause morale, est rare chez lui, et quand il perd la raison, c'est que ses organes sont fatigués, épuisés; alors ce n'est ni la manie, ni la monomanie qui se développe, mais la démence sénile. » (p. 58).

En deux pages, nous trouvons sous une forme condensée, ce qui sera le fondement de la clinique d'Esquirol, et ce n'est pas un hasard, à mon sens, s'il initie sa réflexion sur les passions, avec la tentative de rendre compte de leur genèse à partir des premiers « besoins » de l'homme. Il tente ici une sorte d'ontogenèse, cherchant à expliquer ce qu'il y a de spécifiquement humain dans l'homme. Comment ne pas penser à la dialectique freudienne entre pulsion du moi et pulsion sexuelle?

Il lui faut, de même, poser une « *impulsion interne* » comme un axiome que rien ne vient justifier ou rationaliser. Puis Esquirol rencontre une solution de continuité et après un point virgule enchaîne : « *les besoins secondaires se rattachent aux premiers* », sans que l'on puisse saisir ce qui autorise un tel rattachement si ce n'est l'ordinal : les seconds se rattachent aux premiers comme *un* est lié à *deux* précisément par cette solution de continuité où s'engouffre l'infini.

Je veux dire l'infini des nombres réels. Ce que Cantor nomme Aleph 1, cardinal de l'ensemble des réels, dont l'infinité peut être contenue dans le bornage de 1 à 2 des entiers naturels, soit en termes « lacaniens » de S_1 à S_2 . Et dans la conception freudienne le lieu où s'initie la pensée du fantasme où s'originera le concept de répétition.

C'est dans cette « solution de continuité » qu'Esquirol inscrit « *les passions factices* », celles qui ne sont pas essentielles à la vie, celles qui résultent des progrès de la civilisation, ce sont elles qui par leurs excès, sont la cause des folies.

Je pense qu'ici Esquirol nous parle du refoulement comme cause de la folie, si bien que l'utilisation du raisonnement (disons de la fonction métaphorique³) ne lui paraît pas contradictoire avec le

3 Rappelons que la métaphore repose sur la substitution d'un mot par un autre avec pour résultante la création d'un mot nouveau. Toutefois le mot substitué n'a pas disparu il est passé dans les dessous « *unterdrücken* » dit Freud. C'est au niveau de la chaîne inconsciente que ce mot passé dans les dessous persiste.

De ce point de vue, le lapsus, le mot d'esprit, le symptôme hystérique, sont autant de métaphore.

Si Esquirol perçoit les « passions factices » comme autant de représentations métaphoriques des passions primitives, on peut saisir, que le travail du psychiatre sera de conduire le patient à reconnaître l'inanité d'une passion factice qui est venue à la place d'une passion primitive. En d'autres termes de restituer le mot qui a été substitué au profit du mot constitutif de la métaphore.

Nous sommes là devant un travail de substitution qui, sur ce plan, pourrait en imposer pour un travail psychanalytique, à cette différence, que le psychiatre ne se reconnaît pas lui-même comme la métaphore d'un désir insu de lui-même, mais comme le maître de la métaphore. C'est bien ce qui l'autorise à penser le « fou » comme celui qui a choisi la « mauvaise » métaphore.

traitement possible de la folie.

Cet excès de plaisir, Esquirol croit le déceler dans les biens superflus qu'offre la civilisation.

Nous y voyons surtout une lecture saint-sulpicienne du concept de plaisir: le plaisir serait le point de départ de la corruption de l'âme.

Esquirol construit alors un tableau des causes morales:

Salpêtrière pendant les années 1811et 1812	mon établissement
Chagrins domestiques.....105	31
Amour contrarié46	25
Événements politiques.....14	31
Fanatisme8	1
Frayeur38	8
Jalousie18	14
Colère16	0
Misère, revers de fortune77	14
Amour-propre blessé1	16
Ambition trompée0	12
Excès d'étude0	13
Misanthropie.....0	2
Total323	167

Il conclut : « *Les causes morales sont beaucoup plus fréquentes que les causes physiques [comme facteur déclenchant de la folie]. C'est ce que prouve la comparaison du relevé des causes morales* ». (p.62).

Ce tableau nous donne à lire ce que Esquirol entend par « *passions factices* » : Ce sont les fils qui trament une vie.

Esquirol reste totalement étranger à l'idée que la folie soit une modalité de l'expression du sujet qui demande à être reconnue comme telle et non d'être jugée à l'aune d'un critère, fut-il celui de la raison.

Un trait particulier lui apparaît alors: l'aliénation mentale lui semble pouvoir être contagieuse (cf. les épidémies de choléra de cette époque qui marquèrent tant les esprits), prenant appui sur une tradition antique: l'histoire des filles de Proétus : « *Proetus eut de Sthénébée trois filles, Lysippe, Iphinoé et Iphianasse ; parvenues à l'âge de puberté, elles devinrent folles, suivant Hésiode, pour avoir rejeté les mystères de Bacchus, ou, suivant Acusilas, pour avoir méprisé une statue de Junon ; elles parcouraient dans cet état toute l'Argolide, l'Arcadie et le Péloponnèse, et erraient par les déserts, en faisant toutes sortes d'actions indécentes.*

*Mélampe, fils D'Amythaon et d'Idomène fille d'Abas, devin de profession, et qui avait trouvé le premier l'art de guérir par les médicaments et par les purifications, promit de les guérir, si on lui donnait le tiers du royaume. Proetus ayant trouvé ce prix trop considérable, la folie de ses filles augmenta et gagna le reste des femmes, qui toutes abandonnèrent leurs maisons, faisaient périr leurs enfants, et se retiraient dans les lieux déserts. Le mal faisant tous les jours des progrès, Proétus consentit à la demande de Mélampe ;... [et lui donna en mariage une de ses filles ainsi qu'une partie de son royaume] » (*Bibliothèque d'Apollodore l'Athénien*, vol. 2, p. 222 sqq, <https://books.google.fr>).*

Esquirol note: « *l'exemple des filles de Proetus fut contagieux; les femmes de Lyon tombaient dans la lypémanie suicide, à l'imitation les unes des autres; les diverses possessions du démon, qui ont affligé diverses contrées de l'Europe, jusques au commencement du dernier siècle, prouvent suffisamment cette influence, qui, au reste, se lie à tous les phénomènes de la sensibilité. Les*

exemples se multiplieront lorsque je parlerai de la monomanie et du suicide. » (« *Maladies mentales* », tome 1, p. 63)

Cette transition le conduit aux causes physiques de la folie: j'insiste sur ce point car on voit à l'œuvre ce qui va devenir le concept d'hystérie dans la psychiatrie.

On a ici le trait d'union entre causes morales ou intellectuelles et causes physiques. Ce n'est pas un hasard si les filles de Proetus et les possédées viennent faire le joint.

Des causes physiques de l'aliénation mentale : l'hérédité est de loin la cause la plus fréquente, suivie, mais de très loin, par les convulsions, l'épilepsie.

Esquirol écrit : « *l'hérédité est la cause prédisposante de la folie la plus ordinaire* » (p. 64), et plus loin :

« *Cette funeste transmission se peint sur la physionomie, sur les formes extérieures, dans les idées, les passions, les habitudes, les penchants des personnes qui doivent en être victimes* » (p. 65).

Esquirol semble ouvrir la voie à ce qui va devenir la grande théorie psychiatrique de la deuxième partie du XIX^{ème} siècle : l'hérédo-dégénérescence.

Nous voyons la pensée d'Esquirol se construire autour de deux pôles :

1 – Les causes morales de la folie, qui sont de loin les plus fréquentes, avec le cas particulier d'une possible transmission, d'où sortira l'hystérie de Charcot.

2 – Les causes physiques où l'hérédité dominante ouvre la voie de l'hérédo-dégénérescence.

En ce qui concerne les causes morales, Esquirol se montre le sage continuateur de Pinel et fait des passions la clef de voûte du système pour penser la folie, en témoigne le titre de sa thèse: « *Dissertation sur les passions considérées comme causes, symptômes et moyens curatifs de l'aliénation mentale* », où l'on distingue à la fois l'allusion au traitement moral, et l'idée de la passion comme moyen curatif.

Quand il caractérise le rôle des causes physiques, bien qu'elles soient moins fréquentes que leurs homologues morales, Esquirol, en précurseur, inaugure en psychiatrie la thèse de l'hérédo-dégénérescence.

Sur le fond, Esquirol préfigure, si j'ose dire, le « portrait robot » du psychiatre pré-freudien, disons classique.

En effet, nous le voyons osciller entre deux causalités :

-Celle du trouble de la fonction psychique, et c'est la reprise de la théorie de Pinel.

-Celle de l'atteinte de l'organe, et c'est l'hérédo-dégénérescence.

Aussi bien nous sommes autorisés à y lire le versant traitement moral et sa suite la psychothérapie (voire le cognitivisme) et la lésion organique proprement dite, qui va trouver dans la syphilis son prototype, mais dont les thèses géniques ne sont pas exemptes actuellement.

Objectivant la folie comme maladie, il fait du fou l'objet de son savoir, et l'homme y disparaît: je veux dire le sujet qui énonce sa souffrance, son manque, son impossible à soutenir cet être qui lui échappe sans cesse et glisse à l'instant même où il le saisit dans l'abîme de sa parole.

A partir de ces réflexions sur les passions, Esquirol va dresser deux grands tableaux cliniques : (thèse, p. 26)

« *Ainsi de la situation la plus calme de l'homme qui sait le moins maîtriser ses passions, ses déterminations, on s'élève par des nuances insensibles à la passion la plus impétueuse, aux déterminations les plus violentes, pour arriver à la manie la plus furieuse, ou à la mélancolie la plus profonde !* »

Esquirol dresse alors une sémiologie de la folie qui se représente sur le corps de l'aliéné :

(thèse, p. 26-27)

« *Les passions supposent toujours un effort de la part de ceux qu'elles agitent, soit qu'elles repoussent, soit qu'elles attirent. Ces efforts déterminent certains mouvements[sic] physiognomoniques plus ou moins apparens [sic], qui donnent la mesure de l'influence réelle de la*

passion. Ces mouvemens, saisis par un habile observateur, lui fournissent les traits propres à caractériser chaque passion et à déterminer ses effets sur l'économie.

Ce sont ces traits que Lavater recherchait dans la physionomie mobile, pour juger l'état de l'âme des personnes qu'il fréquentait. Ce sont ces effets sur l'organisme que Crichton⁴, Pinel, Cabanis ont recherché [sic], pour juger de l'influence des passions sur l'économie vivante. Ces mêmes traits physiognomoniques, ces mêmes effets organiques s'observent chez les maniaques à des degrés plus prononcés encore. Pour saisir les traits de la physionomie des aliénés, il faudrait dessiner la tête d'un grand nombre, conserver à chacune le caractère de la physionomie pendant l'accès, et comparer ces têtes avec celles où les plus grands maîtres se sont appliqués à peindre les passions. Par cette comparaison, on arriverait à des résultats aussi utiles que curieux, qui serviraient non seulement à guérir cette maladie, mais à la prévenir. »

Esquirol peut dès lors dresser une nosographie de la folie, puisque les passions s'inscrivent sur les traits du visage. Partant de Lavater, il ne propose rien de moins que de fixer sur le papier (pas encore argentique) les visages des aliénés : inscrivant les traits particuliers pathognomoniques de chacune des manies, lesquelles ne sont autres que des passions exacerbées : ce savoir ainsi dégagé devant permettre d'induire la guérison (par le traitement moral), voire de prévenir l'accès de la manie dès lors qu'on y aura reconnu les traits caractéristiques d'une passion.

Arrêtons-nous un instant sur ce point, pour remarquer qu'Esquirol nous propose là une lecture de la pathologie qui s'inscrit comme écriture du Réel de « l'âme » sur la surface du corps. Lecture comparable certes à celle du médecin qui reconnaît l'ictère dans le blanc des yeux du malade.

Mais s'agissant de l'âme, lecture comparable à celle du stigmaté sur le corps par l'exorciste : alors manifestation de la présence du diable.

Lecture savante aussi puisque seul le médecin aliéniste pourra reconnaître la psyché sur le visage de l'aliéné. Cette clinique du regard se voudrait instantanée, lecture à première vue : nulle nécessité ici « d'un temps pour comprendre », la simple comparaison entre les traits fixés par les grands maîtres de la peinture et ceux qui apparaîtront dans les dessins pris sur le vif, fera surgir le trait clinique suffisant au déchiffrement du diagnostic. De plus, fort de ce savoir, le médecin pourra prévenir les « accès » de la manie et réaliser une prophylaxie des excès de la passion par « un habile raisonnement ».

Clinique du regard à l'opposé d'une lecture de l'écoute, telle que Freud nous en imposera la nécessité.⁵

Dans la même page, Esquirol écrit :

« Pourquoi n'existerait-il point des dispositions extérieures qui annonçassent une tendance à cette maladie si fréquemment héréditaire ? Il n'est presque point d'aliénés dont quelque parent n'ait été affecté d'aliénation, c'est du moins le résultat des observations que j'ai recueillies dans mon établissement, où il m'a été facile de remonter à toutes les causes de la maladie ».

Ici Esquirol envisage la possibilité d'une transmission héréditaire des passions ; transmission de caractère acquis ? N'allons pas trop vite en besogne dans la mesure où les traités de Lamarck sont postérieurs à la publication de la thèse d'Esquirol. En effet « *la philosophie zoologique* » date de 1809 et « *l'histoire naturelle des animaux sans vertèbres* » a été écrite de 1815 à 1822.

Disons plutôt que l'idée est dans l'air, mais elle n'est pas pour autant si originale : dès Aristote, la transmission de caractère fait partie du système de compréhension du vivant. Cependant Esquirol n'hésite pas à avancer que la transmission des passions entre dans le même τόπος. Remarquons qu'Esquirol, s'appuyant sur le postulat de la transmission des caractères acquis va jusqu'à émettre l'idée que même un caractère « négatif », « péjoratif » pour l'espèce, disons une passion engendrant une pathologie, peut se transmettre, rendant plus difficile la vie des individus qui en sont atteints, et provoquant leur exclusion du groupe social.

4 Sir Alexander Crichton (1763-1856) : médecin écossais ayant fait une carrière internationale, il étudia à Leyden, Stuttgart, Vienne et Halle avant de retourner en Angleterre en 1789. Il fut, en Russie, le médecin personnel d'Alexandre Ier.

5 On retrouve ce que je notais dans mon texte sur Pinel. Il me semble que la coupure épistémologique réalisée par Freud tient, au moins en partie, dans cette bascule.

Constatant que les passions sont, pour une très grande part, responsables de l'aliénation mentale, il conclut à la nécessité d'isoler l'aliéné du milieu ou s'est engendrée cette passion exagérée : « *le principe de l'isolement repose non seulement sur l'expérience mais encore sur la connaissance des rapports qui lient essentiellement les passions à l'aliénation mentale.* » (thèse, p. 32).

Esquirol note que la passion s'accompagne de l'incompréhension des proches, d'où la défiance de l'aliéné. Cette méfiance s'intensifie au cours du temps du fait d'un malentendu qui ne cesse de croître.

« *Le cœur ne se nourrit plus que de défiance* », écrit Esquirol, et un peu plus loin :

« *Cet esprit défiant se retrouve aussi chez les peuples dont l'intelligence est moins développée. Aussi l'homme du peuple, l'habitant des campagnes, les sauvages, sont plus défiants [sic] que les habitants des cités ; et parmi ceux-ci, les hommes les moins soupçonneux et les plus confians [sic], sont, sans contredit, les grands artistes, les gens de lettres, les savans [sic] ; tant il est vrai qu'il existe une force morale dans l'ascendant que donne sur les autres hommes le plus grand développement des facultés intellectuelles. Et cependant, malgré leur défiance, les aliénés sont d'une imprévoyance qui ne peut être comparée qu'à celle du Caraïbe : nul souci, nulle inquiétude pour l'instant qui va suivre, mais défiance extrême pour le moment présent* » (page 33).

La défiance de l'aliéné ne se peut comparer qu'à celle du sauvage, du pauvre, de l'habitant des campagnes. La comparaison avec le Caraïbe n'est pas gratuite : le temps de la grande colonisation bourgeoise du monde n'est pas loin, bientôt Lyautey et d'autres vont « civiliser » les « sauvages ».

Notons encore que la « classe éclairée » s'isole comme telle et aura tout naturellement pour mission de civiliser, d'éduquer le monde à ses valeurs.

Et Esquirol de conclure :

« *Avec ces dispositions morales, laissez un aliéné au sein de sa famille : dans peu, ce tendre fils dont le bonheur consistait à suivre les avis de son père et à vivre auprès de lui, se persuadera qu'on le déteste (...) Arrachez-le à cette prétention, en le plaçant hors de sa maison : d'abord de nouveaux objets, excitant de nouvelles impressions, feront naître de nouvelles idées. Le seul déplacement, a suffi quelquefois pour rendre la raison aux aliénés* » (p. 34).

Voilà le cadre posé : la nécessité d'un établissement spécifique, où l'on peut éloigner l'aliéné de l'influence néfaste du milieu où il se trouvait.

Dès lors le soin proprement dit va reposer sur la suggestion et le principe d'autorité. Et Esquirol nous dit clairement que le pouvoir médical s'inscrit sur ce mode. C'est sur cette base que l'institution psychiatrique va se fonder, et trouver la « justification » de la violence qu'elle exercera sur l'autre, l'aliéné. La clinique devra attendre la venue de Freud pour prendre la mesure de cette violence faite à l'autre.

« *Qu'un homme exercé et habile profite de cette heureuse disposition [il s'agit de l'éloignement], fruit du premier étonnement; qu'il en impose par un ton ferme et assuré qui commande l'estime en inspirant la confiance, bientôt le maniaque trouvera dans cet étranger un homme résolu et puissant qu'il faut ménager, un homme généreux et bon, aux bontés duquel il peut s'abandonner. Une salubre frayeur, la nécessité d'une dépendance à laquelle on ne peut se soustraire, l'espérance, le feront rentrer en lui-même, commenceront de lui faire entrevoir la possibilité qu'il est malade; il en acquerra bientôt la conviction; et ce résultat n'est-il pas le gage le plus certain de la guérison de l'aliéné ? Si je pouvais croire avec vous que je suis fou, je serais bientôt guéri, me disait l'un d'eux ; mais je ne peux acquérir cette croyance.* » (p. 35)

Le médecin aliéniste devra donc faire naître une « salubre frayeur ». Celui qui résiste est soit fou, soit rebelle, dans tous les cas il a tort.

L'aliéné, dans le statut de dépendance (dans l'asile où il se trouve), se voit en quelque sorte contraint d'accepter le discours du savant et de reconnaître son aliénation : premier pas vers la guérison, dit Esquirol, et puis il note : « *si je pouvais croire...* », aveu de l'impuissance du traitement moral quand le patient vient effacer d'un coup toute cette belle construction. Fort de cette belle leçon que la clinique lui donne, Esquirol nous livre (pages 82-83) ce qu'il entend par traitement moral :

« *Les passions [sont] toujours en rapport avec l'aliénation mentale ; elles indiquent mieux que les*

définitions ce que l'on doit entendre par **traitement moral** de cette maladie. S'il est essentiel de provoquer des secousses violentes, en excitant telle ou telle passion pour subjuguier les aliénés, pour dompter leurs prétentions [on remarquera la condescendance avec laquelle Esquirol « dompte » la pensée des aliénés], pour vaincre leurs emportemens [sic], il n'est pas moins important d'être bon, sensible, affable, prévenant à leur égard : mais toujours c'est par des secousses morales [souligné par nous] qu'on obtient leur guérison.

Si l'on a regardé le traitement moral comme vain et illusoire c'est qu'on ne s'entendait point. Il ne se borne point à consoler les aliénés, à relever leur courage, à réprimer leur fureur, à raisonner avec eux, à combattre les écarts de leur imagination ; on n'a jamais prétendu les guérir en argumentant avec eux, cette prétention serait démentie par l'expérience journalière : les passions cèdent-elles aux raisonnemens [sic] ? L'aliénation et toutes ses variétés ne sont-elles pas des passions portées à l'extrême ? Les traiter avec des formules dialectiques et des syllogismes, ce serait mal connaître la marche des passions et l'histoire clinique de l'aliénation mentale.

Sans doute les avis, les conseils, les raisonnemens, les consolations sont des moyens de guérison ; nous en avons vu beaucoup d'exemples ; mais ce n'est qu'en donnant une secousse morale (souligné par nous), en plaçant l'aliéné dans un état opposé et contraire à celui dans lequel il était avant de recourir à ce moyen. Est-ce que les crises, les maladies aiguës, n'agissent point aussi en secouant fortement l'organisme ? Ne provoquent-elles pas un trouble, un désordre, un bouleversement d'où la nature sort triomphante ? Les crises sont aux altérations morbides du solide et du fluide, ce que les secousses morales sont aux maladies de l'homme intellectuel et moral. Il est constant qu'on ne guérit point par de simples raisonnemens ; les malades ont beau les entendre, les comprendre même, il leur manque la force de conviction, force qui ne s'acquiert qu'après un violent ébranlement dans la mélancolie, genre d'aliénation si difficile à guérir. Il est plusieurs mélancoliques qui connaissent très bien le désordre de leurs facultés intellectuelles ; ils suivent parfaitement les raisonnemens qu'on leur fait ; ils lient fort bien les idées : on les surprend quelquefois dans la solitude repasser ce qu'on leur a dit ; ils font l'effort pour croire, mais ils ne peuvent concevoir l'idée déterminante qu'on tâche de leur suggérer ; ils retombent toujours sur leurs idées favorites, et ils y adhèrent d'autant plus, qu'on s'efforce d'avantage de les dissuader. »

Ainsi du jeune mélancolique cité plus haut par Esquirol, qui tout en saisissant bien l'argument du maître lui en avouait l'inanité dès lors qu'il s'agissait de sa propre psyché.

Le traitement moral agit comme une *catharsis* en provoquant une crise intérieure. C'est la « krisis » des Grecs.

Le dictionnaire Bailly nous donne : κρίσις :

1 – « Action ou faculté de distinguer, de discriminer »

2 – « Action de séparer » d'où « dissentiment, contestation, »

3 – Action de décider, d'où :

a) « Décision, jugement »

b) « Ce qui décide de quelque chose » ; issue, dénouement, résultat d'une guerre.

La racine, κρι renvoie aux verbes : choisir, trier.

Ainsi le traitement moral ne va pas sans la « krisis » au sens de la séparation, de la « distinction » entre les idées liées à la passion, et celles liées à la raison.

L'autre aspect repose sur le sens latin du mot : « crisis » signifie « crise » en latin, mot d'utilisation médicale ; Sénèque écrit : « *naturae conflictus quos Graeci crises appellant* » (Épître 83, 4), « les assauts de la nature que les Grecs appellent crises ». Le terme de crise renvoie alors à l'assaut (des forces de la nature). C'est le sens que l'on retrouve dans l'acception médicale du terme : la crise au sens médical est effectivement un assaut qu'elle soit psychologique ou physiologique. L'idée d'un conflit intérieur, d'un rapport de forces dynamiques est dès longtemps présente en médecine pour matérialiser le rapport entre la santé et la maladie.

Ainsi le traitement moral ne va-t-il pas sans la « κρίσις ». Et l'art médical consistera à provoquer la crise salutaire qui fera coupure avec la domination de la passion, non sans avoir mesuré les termes

du débat : i.e. quelles sont les idées qui ont conduit les passions à ce niveau d'aliénation du sujet. Esquirol tente de repérer l'idée prévalente, c'est-à-dire de trouver quelle passion anime l'entendement de l'aliéné et dès lors quelle crise le médecin va provoquer pour débarrasser l'aliéné de cette idée prévalente.

« Les maladies qui marchent sans violence comme sans caractère, qui tendent à devenir chroniques, guérissent difficilement ou mal, à moins qu'une crise physique ou morale ne dissipe le nuage épais qui obscurcissait l'intelligence, ne brise la chaîne vicieuse des idées, ne rompe l'habitude de leur funeste association, ne détruise leur fixité désespérante, ou ne dissipe le charme qui empêchait l'aliéné de concevoir ce qu'il entend, ou ne lui rende l'énergie propre à se surmonter lui-même. Ce n'est donc pas dans une série de raisonnemens [sic] que peuvent consister les ressources du traitement moral de l'aliénation mentale, mais bien dans la direction donnée [c'est nous qui soulignons] aux passions de l'aliéné. (thèse, p. 85).

Ainsi, le psychiatre armé du savoir qu'il tient de la physionomie de son fou, mais aussi des signes qu'il aura su lire sur celle des autres fous rencontrés dans son établissement de soins, dirigera la pensée de l'insensé, et le conduira à la guérison de l'excès de passion dont il était atteint.

Que ce mot même de passion revienne ainsi comme « la » cause principale de la folie est à mon sens le trait du cas Esquirol. On peut y lire ses préjugés concernant le Politique : témoin son jugement sur la période révolutionnaire. On peut aussi y entendre sa conception de l'homme dès que la société le met en contact avec les « passions factices » dont il nous a parlé. On peut enfin y voir l'influence des lectures de son époque.

Deux autres points me paraissent à relever :

L'excès dont Esquirol fait la clef de voûte de son système n'est-il pas le propre de l'humain?, et la passion peut-elle se penser hors l'excès ?

Poser ces questions, c'est déjà y répondre.

Mais l'excès, s'il est au fondement de l'humain, est aussi à la racine de son rapport au monde, car la parole est continuel dépassement de son dit. Un dit s'inscrit toujours dans la discordance entre l'anéantissement de l'autre pour assouvir la demande et la nécessité de la reconnaissance de l'autre pour assurer la valeur du dit proféré.

Ainsi, le dit convoque l'Imaginaire du corps, je veux dire le Moi, à se plier au Symbolique, alors que ce dernier manque du terme même qui viendrait à clore le discours, puisque ce terme est par définition absent : il n'y a pas de signifiant de l'objet « a ».

En ce sens tout discours politique vise à plier les corps (l'imaginaire des corps) à l'ordre symbolique sous les auspices du maître. La monarchie de Juillet ne s'y sera pas trompée qui aura confié au psychiatre le soin de « plier » les corps récalcitrants. La loi du 30 Juin 1838 trouve là son origine.